1.

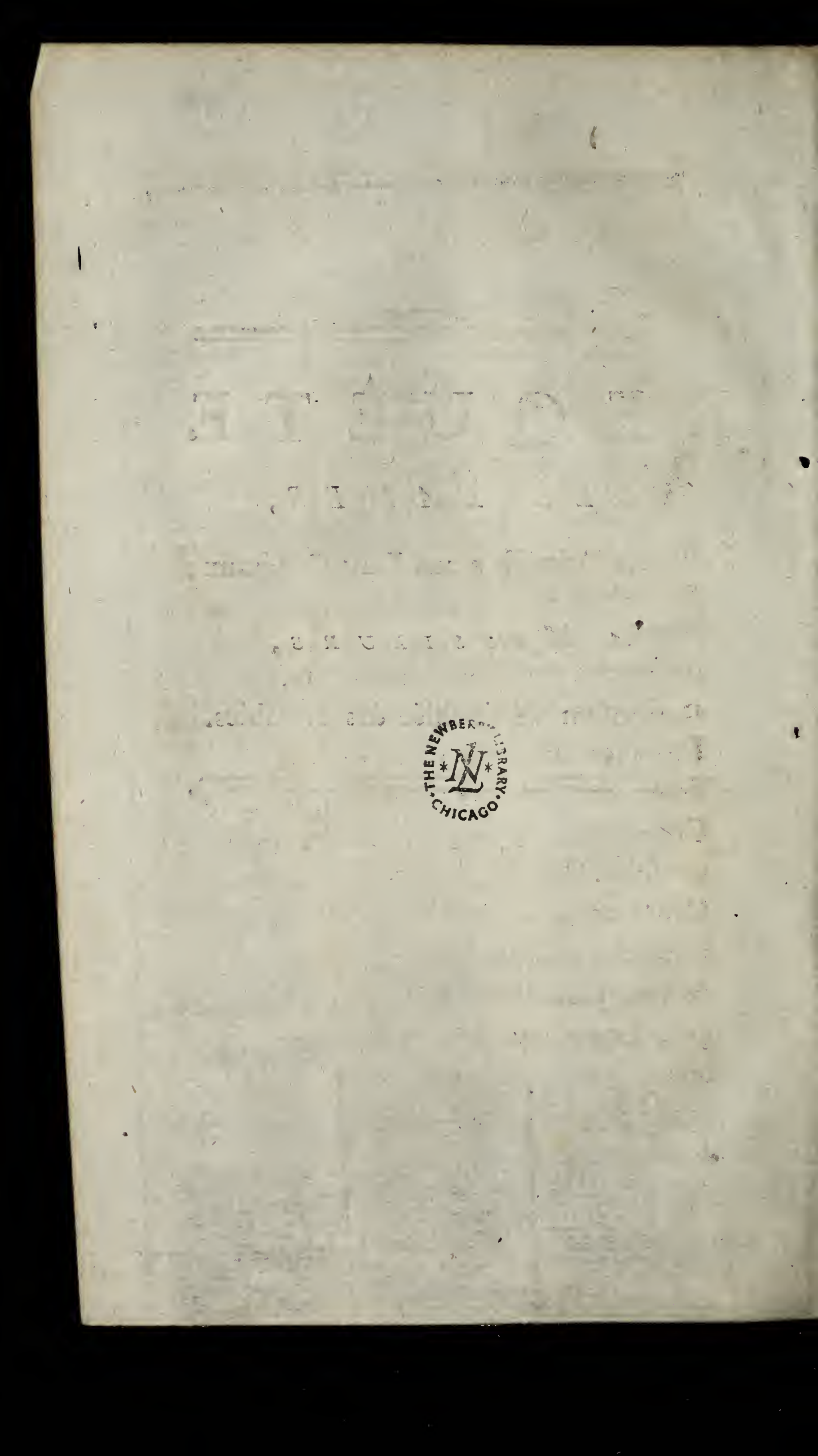
REQUÊTE

DES DAMES,

Pour leur Admission aux Etats-Généraux;

A MESSIEURS,

Composant l'Assemblée des Notables.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

REQUETE

Des Femmes, pour leur admiſſion aux Etats-Généraux ; à Meſſieurs, compoſans l'Aſſemblée des Notables.

VOUS êtes aſſemblés, Meſſieurs, pour donner votre avis ſur la meilleure forme à adopter pour la convocation des prochains Etats-Généraux. Une interruption de 175 ans rend preſqu'impoſſible de ſe conformer aux derniers. Depuis 1614 le Royaume a changé de face ; quelques Provinces ont ceſſé d'être Françoiſes, pluſieurs ont été conquiſes ou réunies à la Couronne ; le nombre des Bailliages eſt conſidérablement augmenté ; le troiſiéme Ordre a acquis une prépondérance, dont l'anarchie féodale l'avoit longtemps privé, & vers laquelle il s'eſt acheminé par dégrés. En conſéquence, comme le plus nombreux & le plus utile, il a demandé à jouir de l'avantage que ces deux motifs devoient lui donner. Il a fait plus ; il a

desiré d'être divisé en plusieurs Ordres, & ses réclamations ont paru être de quelque poids.

En effet le Clergé n'a qu'une fonction, celle d'offrir les Sacrifices; l'unique profession de la Noblesse est celle des Armes; le Tiers-Etat, au contraire, est composé de Magistrats, de Bourgeois des Villes, de Commerçants & de Propriétaires des campagnes, qui eussent bien voulu former autant de corporations distinctes, ayant des Députés aux Etats-Généraux. Mais plus les demandes sont multipliées, moins on y a d'égard : tel est ordinairement le sort des nombreuses réclamations.

Les Magistrats, long-temps les seuls représentans du Peuple, font essentiellement partie du Tiers-Etat; ils ne peuvent donc députer à part? la même chose doit avoir lieu pour les Bourgeois des Villes. A l'égard des Commerçans & des Propriétaires des Campagnes, au premier abord, leur demande semble mieux fondée. Lors des derniers Etats-Généraux, le Commerce étoit presque nul; nos ancêtres, casaniers, pré-

féroient une fortune bornée, & dont ils jouiſſoient ſans fatigue, à une aiſance achetée par des voyages de long cours & une activité continuelle ; ils ignoroient, d'ailleurs, l'art de doubler le numéraire, en le mettant en circulation. Les Commerçants, devenus une claſſe intéreſſante dans l'Etat, doivent, ſans contredit, être appellés aux Aſſemblées de la Nation, mais rien ne néceſſite leur ſéparation du Tiers Etat, avec lequel ils n'ont aucun intérêt contradictoire à débattre. Reſtent enfin les repréſentants des campagnes ; ſi le Tiers-Etat veille avec ſoin à ce qu'aucun de ſes Propriétaires ne ſoit pris dans l'Ordre de la Nobleſſe, il eſt preſque inutile que cette dernière claſſe ait des Mandataires particuliers, puiſque le troiſiéme Ordre, univerſellement intéreſſé à ne plus être ſacrifié aux deux premiers, s'occupera du ſoulagement de la portion la plus ſouffrante de ſes Membres, ſans craindre de renfermer dans ſon propre ſein des individus oppoſés à ce bienfait.

Vous devez en outre, MM., ſentir le ridicule que les plaiſants de la Capitale

ne manqueroient pas d'attacher au quatriéme Ordre, quel qu'il fût, dont vous auriez conſeillé l'admiſſion aux Etats Généraux. N'auriez-vous pas à craindre que l'on ne répandît dans les cercles, que vous ne vous occupez à Verſailles que du *tiers* & du *quart*, tandis qne c'eſt de la Communauté entière, dont vous avez à défendre les intérêts ?

D'après cet aveu, vous ne nous ſoupçonnerez pas, MM., de vous propoſer encore encore un nouveau quatrième Ordre : il ſeroit inconſtitutionnel, nous le ſçavons. Clergé, Nobleſſe, Tiers-Etat, voilà la diviſion naturelle de la Nation, & il ne peut y en avoir d'autres. C'eſt ainſi qu'en 1583, à Tours; en 1560, à Orléans; en 1576 & 1588, à Blois; & enfin en 1614, à Paris, fut compoſée l'Aſſemblée des Etats-Généraux. Vous craignez de décider laquelle de ces cinq tenues a été la plus légale, & doit ſervir de modèle pour ceux qui nous ſont annoncés; eh bien! MM., elles ont toutes été également irrégulières; je n'en excepte pas

même celle de 1614, vainement réclamée par les Parlements, puiſque nous n'y avons pas été appellées. Nous formons cependant la plus ſaine & la majeure partie de la Nation.

Que les peuples barbares qui nous tienent indignement renfermées dans des ſerails, aient jugé à propos de nous exclure de toute adminiſtration, rien n'eſt moins étonnant, ils nous ont accoutumées à des affronts plus ſanglants, dont malheureuſement nos gardiens n'ont que de trop foibles moyens de vengeance à nous offrir. Mais qu'en France, où nous ſommes le canal par où paſſent toutes les graces, & où nous faiſons tout, on n'ait pas encore ſongé à nous admettre aux Etats-Généraux : on a de la peine à ſe le perſuader. Il vous étoit réſervé, Meſſieurs, d'effacer cet outrage, & de donner à l'Univers ce grand exemple de la galanterie françoiſe. L'Aſſemblée auguſte à laquelle nous adreſſons notre réclamations, doit connoître quelle eſt l'influence des femmes dans une vaſte Adminiſtration, & combien

elles ſont intéreſſées au redreſſement de tous les abus.

Miniſtres des Autels, lorſqu'une conſcience timorée vous fait craindre de mettre à prix les nombreux Bénéfices que l'Egliſe tient en réſerve pour ſes enfants, ne les accordez-vous pas aux demandes irréſiſtibles d'un ſexe ſéduiſant, qui connoît le pouvoir de deux beaux yeux, ſur des hommes habitués à apprécier les chef-d'œuvres du Créateur ?

Et vous, deſcendants de ces preux Chevaliers, plus courageux dans les Tournois, quand ils combattoient ſous les yeux de leurs Dames, dont ils étoient fiers de porter les couleurs, n'eſt ce pas encore aujourd'hui pour vous rendre plus chers à notre ſexe, que vous accumulez exploits ſur exploits, que vous prenez en tous lieux notre défenſe, & que vous nous accordez par-tout la premiere place ?

Magiſtrats impaſſibles, vous nous avez auſſi plus d'une obligation ; l'étude des Loix vous répugnoit, nous vous l'avons rendue facile. Les Femmes, en ſollicitant,

étoient bien sûres que le droit seroit toujours de leur côté.

Vous enfin, Citoyens du dernier Ordre, sans nous, sans nos charmes, ne seriez-vous pas restés dans la classe obscure où la Providence vous avoit fait naître ? Ce que toutes les intrigues du monde auroient à peine ébauché, l'entreprendre & réussir a été pour nous l'affaire d'un instant ; les Grands vous paroissoient inabordables, nous nous sommes familiarisées avec leur orgueil, &, peu satisfaites de nous être élevées à leur niveau, nous les avons forcés de descendre jusqu'au nôtre, & de venir déposer à nos pieds leur Noblesse chimérique.

Et quoi! nous ferons mouvoir l'Eglise, nous animerons la Noblesse, nous dériderons la Magistrature, nous affranchirons le Tiers Etat ; & quand il s'agira des intérêts de ces trois Corps réunis, on refusera de nous appeller ? Assez long temps les femmes l'ont souffert ; la fin de leur esclavage est arrivée, & il ne sera plus dit que des vingt-quatre millions d'individus

qui habitent la France, plus de la moitié n'aura pas le droit d'être repréſentée aux Etats-Généraux.

« Sexe foible & puſillanime », nous crie quelque vieillard, hors d'état d'élever juſqu'à nous ſa tête ſuppliante, « vous » auriez tort de vous prévaloir des droits » que vous avez uſurpés ſur une jeuneſſe » inconſidérée, accoutumée à en paſſer » par où vous voulez, & à voir chaque » jour ſes idées ſe raccourcir à meſure que » les vôtres s'agrandiſſent ; de quels objets » importants voulez-vous donc entretenir » la Nation? & pourquoi ne pas confier à » vos Chefs les grands intérêts du Corps » féminin » ?

Ce que nous dirons à la Nation? nous lui expoſerons les vices de notre éducation ; nous lui propoſerons les moyens de nous rendre plus utiles à l'Etat ; nous lui rappellerons les obligations qu'elle a à notre ſexe, & l'ingratitude dont elle le paie journellement ; nous lui donnerons enfin une idée nette de la population & des moyens de l'accroître.

L'homme

L'homme naît égoïste, c'est un principe malheureusement reconnu. Rapportant tout à lui, il a cherché à avilir la plus noble moitié de lui-même. C'étoit trop peu de nous avoir privées du sceptre, pour nous fermer l'accès à toutes les places, il nous a donné une éducation futile, il s'est arrogé sur nous une supériorité insolente, &, par une contradiction ridicule, nous a laissé dans le particulier un ascendant dont il nous prive en public. Toute notre étude, selon lui, doit être de lui plaire, & nous sommes parfaites, quand nous avons atteint ce but meveilleux. En vain la nature nous a donné l'esprit d'intrigue, & toute la séduction nécessaire pour réussir; il prétend nous réduire à régler son ménage, & à partager, quand il le desire, ses rares faveurs.

Qui seroit cependant plus en état que nous de commander les armées, de se présenter fiérement au-devant de l'ennemi? On n'auroit pas à craindre que nous tournassions le dos, & nous serions toujours sûres d'épuiser nos adversaires,

quand bien même ils auroient aſſez d'adreſſe pour enfoncer nos lignes ; & enclouer nos batteries.

N'eſt-ce pas nous qu'on devroit envoyer en ambaſſade ? Combien de temps perdu en vaines diſcuſſions, que nous aurions plus utilement employé ! Combien de Traités qui ont coûté tant de peines & tant d'argent, dont nous aurions eu meilleur marché ; ſi l'on nous avoit chargées d'aller au-devant de la pénétration des Miniſtres étrangers !

Nous ne finiriont pas, ſi nous voulions détailler tous les emplois auxquels nous ſommes propres, & dont les hommes ſe ſont toujours montrés jaloux de nous exclure. Si le commerce eſt floriſſant ; à qui la Nation en eſt elle redevable, ſi ce n'eſt à nous, dont la féconde induſtrie invente à chaque inſtant de nouvelles modes ; & varie tous les objets de luxe, pour entretenir une circulation immenſe, & attirer en france l'argent des étrangers curieux de ſe procurer tout ce que nous imaginons, & d'être les tributaires de nos fantaiſies ?

Vous le voyez clairement, Messieurs; malgré les défauts de notre éducation, nous avons encore trouvé le moyen de nous rendre utile à l'Etat, & que nous le serions beaucoup plus, si l'on mettoit à profit les talens dont la nature nous a douées. Vous ne pouvez manquer d'être de notre avis, si vous calculez avec soin les obligations multipliées que vous avez à notre sexe. N'avons-nous pas adouci votre caractere féroce, mis un frein aux passions fougueuses qui vous tourmentoient, ouvert nos bras pour vous recevoir? & vous êtes assez injustes pour nous priver du droit de présenter nos doléances à la Nation assemblée. Les femmes, vous le savez, sont les premiers auteurs de la société; ce sont elles qui vous ont fait connoître le charme des liaisons, qui vous ont appris le pouvoir de l'amour. Vous viviez auparavant isolés dans les bois, ennemis les uns des autres. Vous étiez des Statues d'argille jetées au hasard sur la terre, nous sommes venues, & nous les avons animées. Quel a été le prix de

tant de bienfaits ? la plus noire ingratitude. Rougiſſez, hommes iniques, d'avoir pu manquer au plus ſacré de vos devoirs, & cependant nous vous avons fait naître, nous avons élevé votre enfance; vous étiez condamnés à la mort, nous vous avons accoutumés avec cette idée, en vous enſeignant à en faire des répétitions entre nos bras.

Perſonne ne nous conteſtera que la véritable richeſſe d'un Etat eſt la population; il en réſulte que négliger les moyens de l'augmenter, c'eſt renoncer à s'enrichir. Un des premiers, ſans contredit, eſt de réprouver le célibat. Par goût, nous y ſommes toutes oppoſées, & cela eſt ſi vrai, qu'en dépit des entraves que l'on met à notre bonne volonté, nous contribuons de tout notre pouvoir à la favoriſer. La population eſt l'unique impôt auquel on nous ait aſſujetties; mais, comme il doit être payé en commun, il ne produit pas tout ce qu'on auroit droit d'en attendre. A qui la faute ? aux hommes. Ne voit-on pas ſouvent la Nobleſſe

s'y refuſer, ou du moins le payer foiblement & en rechignant, & vouloir étendre juſques-là ſon privilége de ne point contribuer aux charges publiques ? Le Clergé, jaloux obſervateur de ſes formes, ſe contente d'offrir de temps à autre quelques dons gratuits; le Tiers-Etat ſeul eſt libéral, & donne auſſi généreuſement des enfants à l'Etat, qu'il ſupporte d'impoſitions. Le regne des privileges eſt paſſé; faiſons donc payer les deux premiers Ordres en proportion de leurs facultés, & au lieu des vingt-quatre millions de François que l'on compte aujourd'hui, le nombre s'élevera bientôt à trente-ſix : bien entendu que le dernier Ordre, en compenſation de l'abondance, & de la regularité de ſes paiemens, ſera ſoulagé d'un autre côté; & par la raiſon qu'on accorde des encouragemens à ceux qui défrichent les terres incultes, on s'empreſſera également de récompenſer les Citoyens qui défricheront les landes des Monaſtères, & fertiliſeront ces terres encore vierges.

Creſcite & multiplicate, voilà le grand ſecret de toute ſage Adminiſtration ; ſecret précieux qu'elle a trop ſouvent oublié, & auquel il eſt important de la rappeller. Il n'y a qu'un moyen de proſcrire le célibat en France, c'eſt de doubler les cottes d'impoſitions des célibataires ; c'eſt de ne nommer à aucun emploi, de ne donner aucune charge à cette claſſe pariſite qui jouit des labeurs des pères de famille & envahit la propriété de la race future. S'il étoit ordonné par un Edit enregiſtré dans toutes les Cours, de n'accorder de rang dans l'Etat qu'à tout homme marié, & ayant au moins un enfant, au lieu de payer chèrement un être iſolé, on en feroit vivre trois qui béniroient chaque jour l'auteur de cette inſtitution bienfaiſante. Notre ſexe participant à cette équitable répartition, ſeroit animé du ſeul deſir d'abjurer un luxe frivole, quand il pourroit être aſſuré d'être l'objet du choix de la jeuneſſe laborieuſe, dont le Gouvernement paieroit les talents prolifiques ; & les jeunes gens eux-mêmes qui

ſentiroient de meilleure heure la néceſſité du travail, ne ſeroient plus tentés de paſſer leurs premières années dans la diſſipation; & de s'habituer au dur égoïſme de l'indépendance; ſûrs de trouver à vingt ans une compagne fidelle & une épouſe chérie, ils ſe hâteroient de contracter des nœuds que l'Etat protégeroit, parce qu'il tourneroit à ſon avantage. C'eſt alors que les François, perdant ce caractère de frivolité qu'on leur reproche, renaîtroient dans une poſtérité nombreuſe & robuſte, dont le patriotiſme ſeroit le mobile univerſel.

Enfin, MM. vous n'ignorez pas ſans doute qu'une des choſes les plus nuiſibles à la population, eſt le préjugé dénaturé qui flétrit honteuſement, & réduit à un opprobre éternel celles d'entre nous qui ont prêté l'oreille à vos inſinuations, & dont le cœur trop tendre s'eſt ouvert à l'attrait du plaiſir, & a donné les premieres preuves de fécondité. Que diroit-on d'un Statuaire qui après avoir fait ſon premier ouvrage, briſeroit le moule

dans lequel il l'auroit coulé ? ne le trouveroit-on pas ridicule ? Les hommes le ſont-ils moins en condamnant à un célibat perpétuel celles auxquelles il convient le moins ?

On nous accuſe d'aimer à parler ; pour échapper à ce reproche, nous allons terminer cette requête par un expoſé ſuccinct des formes que nous croyons devoir être adoptées pour notre convocation.

Elle peut ſe faire de deux manières : l'une conſiſte à appeller indifféremment les femmes de tout état, en nombre égal à celui des hommes qui ſeront députés, & d'en former un Ordre commun dans lequel les trois autres ſeront alternativement incorporés.

La ſeconde, dans le cas où cette idée de communauté vous révolteroit, MM. eſt de diviſer auſſi notre ſexe en trois Ordres, comme le ſexe maſculin, & de répartir nos répréſentantes dans chacune des Trois Chambres, proportionnellement au nombre des Membres dodt elles ſeront compoſées. Vous

Vous devez penser que, dans l'une & l'autre circonstance, les élections auront lieu de la même façon; que les Abbesses, Prieures, Chanoinesses & Religieuses composeront notre Clergé; les femmes titrées & de noble extraction, notre Noblesse; & toutes les autres, notre Tiers-Etat.

Toute fille ou femme ayant quinze ans révolus, pourra contribuer aux élections; mais pour être éligible, il faudra avoir fait un citoyen à l'Etat; nous croyons, pour l'intérêt du Corps, devoir exiger cette condition, parce qu'une fille innocente & timide n'auroit que des vues étroites à opposer aux grandes raisons de nos antagonistes.

Ce qui doit enfin vous rendre plus favorables à notre requête, c'est que bien différentes de tous les nouveaux intrus, dont l'ambition est de primer dans les lieux même où l'indulgence leur a d'abord fait trouver place, nous n'avons pas l'esprit de domination en partage. Ne vous alarmez pas, Clergé hautain, nous ne voulons pas

vous ravir le droit d'être le premier Ordre du Royaume; Nobles Chevaliers, vos parchemins nous font peu d'envie, nous n'irons pas vous les enlever : la beauté eſt le plus beau titre de Nobleſſe ; le Tiers-Etat lui-même n'aura pas à nous reprocher d'avoir voulu le précéder, puiſque nous ne voulons qu'être inférieures aux trois Ordres. Si le caprice nous a quelquefois déplacées, nous ſavons reprendre nos places, & garder le deſſous pour lequel nous ſommes faites. Nous permettrons d'ailleurs de ne parler que par monoſyllabes. Ce ſera à vous, MM. de nous pénétrer ; à nous, de vous oppoſer des mouvements doux ; & de ce manége innocent découlera le bonheur commun.

FIN.